

BIENTÔT J'ESPÈRE

Simona Mociu

raconter la vie

Vivre au Havre en hébergement social.

[Témoignage recueilli par Pauline Miel.]

Je ne travaille pas, bientôt j'espère. Je passe tous les mardis matins à la boîte d'intérim pour voir les nouvelles offres. En Roumanie, j'étais vendeuse, au noir. Quand la police venait dans le magasin, je devais dire que je donnais juste un coup de main à mon oncle. En France, j'ai eu une formation pour être agent d'entretien et femme de ménage dans les hôtels. Je ne veux plus jamais travailler sans contrat, sinon je n'ai aucun droit.

*

Je suis née en 1976 à Molovât, un petit village roumain. À 18 ans, j'ai rencontré Laurentiu. Un an après, on s'est mariés. On était pauvres, on n'avait que notre amour. J'ai eu des propositions d'autres hommes mais je suis restée avec mon mari, il a toujours été gentil avec moi. Maintenant, il fait un stage pour apprendre à nettoyer les voitures et il est en cours d'alphabétisation. Il est courageux et progresse bien. Parfois je regarde son cahier pour voir où il en est. Il commence tout juste à se débrouiller en français. Moi, je l'ai appris à l'école, ça m'a aidée. C'est revenu petit à petit. J'apprenais la pâtisserie en Roumanie, mais c'était pour faire plaisir à ma mère. Me lever à 3 heures du matin tous les jours, ce n'était pas mon truc. Heureusement, ça ne m'a pas dégoûté de faire des gâteaux.

Qu'est-ce qu'on pouvait faire en Roumanie ? On avait déjà 2 enfants (Anthony a maintenant 21 ans et Cyprien 15) et on vivait chez ma belle-mère avec d'autres membres de la famille. C'était trop. On voulait absolument partir, sans savoir trop où. On a choisi la France, parce qu'on y avait des amis, on s'est dit que ce serait plus facile de s'intégrer. Mon fils Cyprien avait 2 ans, il est resté chez sa grand-mère, il était trop petit pour partir. Ça m'a fait très mal au cœur de le quitter, mais c'était mieux pour lui.

On est arrivés en 2002 en France, avec mon mari et Anthony – j'avais 26 ans, j'en ai 39 aujourd'hui. Mais sans carte de séjour, ni diplôme ni travail, on ne pouvait rien faire. On a vécu à Lille, à Bourges, à Pau et à Perpignan (j'aimais bien parce qu'il y avait plein de châteaux), toujours dans des

camps. Je ne savais pas qu'on pouvait nous aider, qu'il existait des associations comme Les restos du cœur, le secours Populaire et tout. Quand je ne pouvais pas nourrir mon fils, j'allais à la mairie, ils me donnaient 2 tickets restaurant. C'est déjà bien mais c'est provisoire. Puis on m'a dit que je pouvais appeler le 115 quand il faisait trop froid ou qu'on avait peur de dormir sur le camp. On a pu passer quelques nuits dans des hôtels d'hébergement d'urgence. Puis on a pensé à Paris, on nous a dit que c'était mieux pour trouver du travail et j'avais envie de voir la Tour Eiffel. J'aimais bien au début, j'étais curieuse de tout. J'allais souvent à l'église roumaine, pas loin du Sacré Cœur, pour prier. J'allais dans d'autres églises orthodoxes mais c'était en français et je ne comprenais rien. Faire le tableau pendant qu'ils chantent tous ensemble, non merci. On ne s'en sortait pas et on a dû vivre dans des camps. On en a fait 40, dans la région parisienne. La police venait nous déloger, on finissait toujours par se faire expulser. À chaque fois, on perdait tout ce qu'on avait (le linge, les ustensiles de cuisine), il fallait tout recommencer.

Pour survivre, je faisais la manche, je n'avais pas le choix. Je ne voulais pas me battre pour une place, alors j'allais où les autres n'étaient pas. Je tenais un gobelet en plastique dans mes mains et j'attendais des heures, assise par terre. Quand le temps était contre moi, j'allais dans le métro. Je ne voulais pas que Cyprien sache ce que je faisais de mes journées, j'avais trop honte. Je lui disais juste « Je travaille aujourd'hui. » Parfois, des hommes me proposaient des billets pour que je fasse la prostituée. Ce n'est pas parce que j'étais pauvre que j'allais vendre mon corps pour de l'argent. J'ai une famille, je ne voulais pas faire ça.

Dans les camps, on avait des amis. On rigolait de la pauvreté dans laquelle on était. C'était tout ce qui nous restait. Les rires et les grands feux devant les baraques en bois, pour ne pas mourir de froid et de tristesse. Tout était dégueulasse, il y avait des rats partout. Ça ne devrait pas être possible de vivre dans ces conditions-là, ce n'est pas humain. Heureusement, on n'a pas attrapé de maladie.

En février 2014, notre camp à Bobigny a brûlé. Un feu s'est mal éteint, un incendie a tué une enfant de 8 ans, la fille d'amis à nous. J'en fais encore des cauchemars. On n'avait plus d'espoir, on était plus de 300 personnes (bulgares et roumains) sans rien. Les gens d'Adoma sont venus, ils ont une

résidence pas loin. J'ai compris vite qu'ils logeaient des gens et qu'ils voulaient vraiment nous aider. Je suis sûre que Dieu nous les a envoyés. En octobre, un logement s'est libéré au Havre. Je ne savais même pas où c'était. Dans le train, je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. J'étais terrorisée, je me demandais ce qui allait se passer pour nous, si ça allait plaire à Cyprien. Il venait juste de nous rejoindre en France, j'avais peur qu'il veuille retourner en Roumanie chez sa grand-mère. À l'arrivée, Carole et Maud d'Adoma sont venues nous chercher. C'était la première fois qu'on nous accueillait quelque part avec des sourires.

Enfin, on a une vie normale. On est bien. On a une douche, une cuisine, une clé. Je n'ai plus peur que la police frappe à ma porte. On respecte les règles, on va aux rendez-vous. Cyprien est en 4e au collège. Maintenant ça va, mais au début, ohlala. Il aime la mode, je ne sais pas d'où ça lui vient. Dès qu'il rentre à la maison, il écoute du rap roumain. Je supporte tant bien que mal.

Nos anciens voisins dans les camps vivent parfois dans leur voiture, un peu partout en France. On a eu de la chance. Adoma nous a débloqué la tête. La CMU (Couverture Maladie Universelle), l'AME (Aide Médicale d'État), j'ai mis du temps à comprendre ce que c'était. Pour la première fois, on a pris le temps de me l'expliquer. J'ai acheté 1 canapé et 2 fauteuils fleuris pour 20 euros. Ça met de la joie dans le salon. Et je fais le ménage tous les jours, j'aime bien quand c'est propre. Je nettoie même le palier. On pourrait manger sur le sol. Mais maintenant qu'on a des assiettes, ce serait bête.

Anthony vit à Paris, métro Fort d'Aubervilliers. C'est une colocation, il y a 5 lits dans la même chambre. Il a longtemps vécu la misère dans les camps avec nous. Là au moins il a une douche. C'est mieux qu'avant. Il travaille sur les chantiers, je ne sais pas trop ce qu'il fait. Il s'est marié il y a 5 mois avec Katalina, elle a 19 ans. Ils se sont rencontrés dans le camp à Bobigny. Son père s'opposait au mariage, au début. Il disait que nos villages en Roumanie étaient trop éloignés. J'ai insisté, il a fini par céder. Katalina, je la vois comme ma fille. Elle est belle, il n'y a rien à dire. Ils s'aiment, les 2. Ma belle-mère m'a fait subir une mauvaise vie. Je ne voulais pas reproduire le schéma. Je ne lui en veux plus, et je la remercie même de s'être bien occupée de Cyprien pendant 11 ans, il a grandi dans le bon sens. Il est gentil, ne fait pas de bêtise, il aime rigoler, comme son père. Elle voudrait

venir ici, mais je ne lui conseille pas. Autant qu'elle reste en Roumanie, dans sa maison. Tout est cassé, je me demande comment la maison ne s'écroule pas – mais au moins, elle a un endroit à elle.

Cet été, Cyprien veut partir en Roumanie voir sa grand-mère. Comme il est mineur, un adulte doit être obligatoirement avec lui, et je ne peux pas payer 2 billets. J'essaye de voir si quelqu'un qu'on connaît avait prévu de faire le voyage.

Pour passer le temps, je regarde des films, surtout quand ils sont historiques. Avant, il y avait des princes et tout. Le passé, c'est beau. Le présent, c'est trop triste. Je regarde BFMTV tous les jours, c'est important de savoir ce qui se passe. Je lis aussi les journaux gratuits, ça m'aide avec le français.

Je rêve d'avoir une maison, un travail, des économies. Surtout pour mes enfants. Je voudrais arriver à payer moi-même mon loyer, mes factures. Je ne veux plus être une clocharde, vous comprenez ?